

Apprendre la vie...

Entretien avec Bernard Charlot

Professeur de sciences de l'éducation à l'université Paris-VIII, Saint-Denis.

A récemment publié *Le Rapport au savoir en milieu populaire*.

Une recherche dans les lycées professionnels

de banlieue, Anthropos/Economica, 1999.

Sciences Humaines : Dans vos recherches sur les jeunes de lycées professionnels, vous montrez que ces jeunes, de milieu populaire, dissocient très clairement les apprentissages scolaires et l'apprentissage de la vie. Comment conçoivent-ils l'apprentissage scolaire ?

Bernard Charlot : Apprendre à l'école, c'est pour ces jeunes « écouter un professeur qui explique bien ». Ce qui relève de leur responsabilité, c'est d'être présent en classe, de respecter plus ou moins les règles de discipline et d'écouter. Ensuite, tout dépend du professeur : si celui-ci explique bien, l'élève saura. Certains élèves affirment même que la note évalue l'enseignant : s'il a bien expliqué, l'élève aura une bonne note, une mauvaise s'il a mal expliqué. Dans cette optique, ce n'est pas l'élève qui apprend par son activité intellectuelle. Ces jeunes disent « l'école m'a appris » ou le plus souvent « l'école ne m'a pas appris »... Cette question a des conséquences très importantes et produit des tensions pouvant aller jusqu'à la violence : ces élèves estiment que s'ils n'ont pas obtenu leur diplôme, c'est l'école qui est responsable. Ce problème est, certes, lié à la nature du rapport au savoir en milieu populaire, mais aussi aux pratiques des enseignants. Ceux-ci valorisent davantage le fait d'écouter et de respecter les règles de l'institution que l'importance de comprendre et de savoir.

SH : Ces jeunes privilégient donc l'apprentissage de la vie, en dehors de l'école. De quelle manière ?

B.C. : Lorsqu'ils parlent d'« apprendre la vie » et « dans la vie », cela renvoie à deux démarches. La première consiste à observer et réfléchir, en quelque sorte regarder le monde et en tirer une morale. La seconde à associer une expérience et un principe. On apprend la vie en faisant des expériences, ou lorsque les autres vous relatent la leur, à condition qu'ils soient crédibles : un proche du point de vue familial ou un copain. Et cette expérience ne peut apprendre quelque chose que si elle débouche sur une morale ou sur une règle. C'est pourquoi la télévision les fascine autant : ils y retrouvent ce qui constitue précisément leur

rapport au savoir. La TV montre, donc elle élargit l'expérience et elle la commente de façon souvent moralisatrice. De la même façon, les adolescents de ces quartiers – et surtout les filles qui lisent plus – adorent lire les histoires de Pierre Bellemare, car ce sont des histoires vécues... Ces jeunes produisent des généralisations pour élargir le champ de l'expérience et des principes. Ils font donc un véritable travail intellectuel, et on a tort de dire qu'ils ne sont capables que d'activités pratiques et concrètes. Toutefois, pour eux, le monde n'est pas un spectacle dont il faudrait comprendre la vérité. Ils le vivent fondamentalement comme un jeu de forces antagonistes dans lesquelles ils se trouvent pris. Apprendre la vie, c'est pour eux fondamentalement apprendre le bien et le mal, le permis et l'interdit.

SH : C'est la raison pour laquelle ils considèrent les apprentissages scolaires, comme déconnectés de la vie ?

B.C. : La logique de l'école consiste à entrer dans des univers spécifiques, absents de la vie quotidienne et à y trouver du sens et du plaisir. Pour les élèves qui sont dans cette logique, faire des mathématiques ou de la poésie procure du plaisir. Plaisir de soi-même, de se sentir intelligent, de partager avec d'autres ce qui n'est pas accessible à tous... La logique de construction de soi est alors différente : elle découle de la façon dont le sujet s'inscrit dans le monde, dans ses relations à l'autre et de sa propre perception de lui-même. Pour les élèves de milieux populaires, cette logique de construction de soi est externe à la logique scolaire. Toutefois, lorsque l'école enseigne la « vie sociale et professionnelle » (dans les lycées professionnels), lorsque la biologie parle des problèmes de la sexualité ou de la femme enceinte, ces élèves sont intéressés. Ce qui produit du sens par rapport au monde qu'ils vivent les intéresse. Leurs questions sont tout autant d'ordre philosophique et éthique que pratique. La difficulté est pour eux de répondre à des énoncés qui ne renvoient pas à la question de ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

PROPOS RECUEILLIS
PAR MARTINE FOURNIER